

Marxisme universitaire et marxisme révolutionnaire

(Contre le concept de marxisme occidental)

Le marxisme est universel

Pour un marxiste, la notion de « marxisme occidental » est, *a priori*, choquante. En effet, le marxisme s'est constitué d'emblée comme méthode universelle de saisie et de compréhension du monde social. Et ceci non de manière abstraite, illusoire, inconsciemment européocentriste, impérialiste, comme pouvaient l'être les modes de pensée philosophiques qui le précèdent, et en particulier l'hégélianisme, mais concrètement, en cela qu'il s'attelait immédiatement à *transformer le monde* et à *l'unifier*, non pas en le soumettant aux intérêts dominateurs d'une classe, mais au contraire par la suppression de toutes classes et de toute exploitation de l'homme par l'homme.

Cette tâche concrète dont la première exigence est la mise en évidence de l'intérêt le plus général des classes exploitées et la poursuite de l'élévation de la conscience du prolétariat au niveau de ses fins historiques, qui sont sa propre fin en tant que classe, est aussi immédiatement la négation de toute patrie locale ou régionale. « L'ennemi est dans notre pays » est le complément indispensable du « Travailleurs de tous les pays, unissez vous », mots

clefs du marxisme, et, pour les premiers marxistes — en commençant par ses fondateurs occidentaux, européens, ils auraient pu ajouter : « L'ennemi est le système social né sur notre sol continental; notre allié privilégié est le peuple exploité, opprimé, colonisé de tous les autres continents. » Comment les marxistes révolutionnaires des deux ou trois dernières générations, qui sont encore au combat ensemble, ne seraient-ils pas pénétrés de cet universalisme du marxisme, eux qui n'ont pas passé une année de leur vie militante sans vibrer, se mobiliser, entrer en lutte et souvent consacrer le plus clair de leur temps, donner le plus gros de leur effort au soutien des luttes de leurs frères d'Extrême et du Moyen-Orient, d'Afrique, d'Amérique latine, qui ont souhaité et travaillé de toutes leurs forces à la défaite de leur propre bourgeoisie, eux pour qui Dien Bien Phu est le nom d'une victoire, qui, après les défaites de l'impérialisme français, ont vécu dans l'enthousiasme celles des États-Unis en Indochine, et dont le plus grand deuil depuis 1940 aura été l'annonce de la mort du « Che ».

Nous entendions beaucoup parler de « marxisme oriental » alors, et c'était dans la bouche de gens qui tentaient d'établir une coupure entre un « vieux marxisme » proclamé dépassé, humaniste, poussiéreux, datant de la lampe à huile, et une barbarie liant dans le même sac Lénine, Trotsky, Staline, ses successeurs et Mao Tsé-tung.

Pour cette raison, la formule même qu'a retenue Perry Anderson pour son essai *Sur le marxisme occidental*¹ nous est suspecte d'emblée.

Il est vrai que, lorsqu'on arrive à sa page 131, on y lit que le « marxisme aspire en son principe même à devenir une science universelle, ne relevant pas plus d'imputations simplement nationales ou continentales que n'importe quelle autre connaissance objective de la réalité », et que « le manque d'universalisme est un signe de manque de vérité. Le marxisme occidental était nécessairement moins que le marxisme par le fait même qu'il était occidental ».

Mais on notera tout d'abord que la manière qu'a Perry Anderson d'affirmer l'universalité du marxisme est toute différente de la nôtre. C'est comme *science*, comme n'importe quelle autre science, qu'il fonde sa vocation à l'universel, ce qui n'est guère en accord avec son souci d'unité de la théorie et de la pratique, et est un abord très proche, en fait, de la méthode même des prétendus « marxistes occidentaux » (et surtout d'Althusser), car si toute véritable science est expérimentale, la pratique marxiste n'est pas expérimentation au sens du laboratoire mais seulement au sens de

l'expérience irréversible de la vie. On ne peut parler du marxisme comme science qu'en ce qui concerne ses méthodes d'analyse et de vérification historique de ses conclusions. Mais le marxisme est bien autre chose qu'une science sociale, et le plus profond de son universalisme ne relève que partiellement de la science en ce que la compréhension du mouvement social mondial réel, né dans l'identification à la cause prolétarienne, lui permet et fonde son intervention volontariste dans la lutte des classes vers le socialisme ².

Cette différence d'analyse est importante. Car, en effet, si le marxisme est une science qui *tend* à l'universel, il est possible d'être plus ou moins marxiste. Mais si le marxisme *est* à la fois un système de pensée et d'action internationalistes ou n'est pas, on est ou n'est pas marxiste, mais on ne peut l'être à demi. Tout au plus, à côté des marxistes qui sont et ne peuvent être que révolutionnaires (d'où, du fait du langage constamment érodé de notre âge de la confusion, la formule pléonasmique de marxisme révolutionnaire), peut-on distinguer des penseurs, chercheurs, théoriciens spécialistes utilisant plus ou moins heureusement des méthodes marxistes et qu'il est possible d'appeler des « marxistes universitaires » en hommage aux enrichissements partiels qu'ils peuvent apporter au marxisme — sans adjectif.

Querelle terminologique ?

On va voir que non et qu'il s'en faut de beaucoup.

L'espace et le temps

Dans sa postface, Perry Anderson s'interroge sur le fait que le marxisme, comme science, s'appelle matérialisme historique, mais la méthode de découpe du « marxisme occidental » n'est pas historique, elle est typologique. Certes, l'auteur n'ignore pas les causes qui président à l'atrophie de la théorisation marxiste pendant quarante ans, il sait que c'est la nuit stalinienne qui, en s'apesantissant sur le mouvement ouvrier, asphyxie la recherche marxiste, mais il n'en fait pas la clef de sa classification et de l'étude des travaux des chercheurs qu'il appelle « marxistes occidentaux ».

Cette classification est « géopolitique ». Et elle est loin d'être aussi évidente qu'il peut sembler. L'Europe occidentale, et, entre tous les pays d'Europe occidentale, l'Allemagne, berceau du marxisme, n'a jamais cessé d'être son foyer théorique. Pour ne citer qu'elle, la Polonaise Rosa Luxemburg, peut à bon droit être considérée comme une marxiste allemande. C'est à l'Ouest que Lénine s'est développé comme théoricien, bien que ses regards aient peu

quitté la Russie. Mais, ainsi que Trotsky, seraient-ils devenus ces parfaits internationalistes sans l'exil occidental ? Inversement, quand la réaction stalinienne fait subir à la pensée marxiste la pire régression qu'elle ait jamais subie nulle part dans le monde, n'est-ce pas le « marxiste oriental » Trotsky qui, jusqu'à son assassinat en 1940, sera le plus éminent théoricien marxiste ? Perry Anderson le reconnaît dans son dernier chapitre et dans sa postface, mais, visiblement « après coup », et trop tard semble-t-il pour que cela puisse changer sa thèse.

Il apparaît donc d'emblée que ce n'est pas la géographie qui peut rassembler les « marxistes occidentaux » (et qu'il conviendrait donc de les distinguer autrement que par cet adjectif) mais le temps. C'est d'avoir « fleuri » à une même époque qui fait la première unité de ces théoriciens : celle de la domination du mouvement ouvrier par le stalinisme. Les deux dont l'œuvre est commencée antérieurement sont : 1. Gramsci, dont le rattachement au groupe paraît assez superficiel, comme nous allons le voir; 2. Lukacs, d'ailleurs ni plus ni moins occidental que Rosa, et dont l'œuvre majeure, *Histoire et conscience de classe*, antérieure au stalinisme, est séparée des œuvres ultérieures par une coupure soulignée par des autocritiques.

Les vrais discriminants : sociologie et type d'activité

Perry Anderson remarque que ses « marxistes occidentaux » sont des intellectuels, quasi tous issus de la haute bourgeoisie, ou en tous cas de bourgeoisie riche, que leur formation a été philosophique, qu'ils sont presque tous devenus des professeurs, et qu'aucun d'entre eux n'a été un dirigeant politique, même pour ceux qui ont été membre des partis communistes. Une notable exception encore : Gramsci, d'origine paysanne, pauvre, passant vite de l'université au journalisme politique et dirigeant de premier plan du parti italien. Encore un point donc — et on verra qu'il y en aura d'autres — qui fait de Gramsci le mouton noir du « marxisme occidental ». Seule la prison où il meurt le livre aux travaux littéraires et à l'histoire lointaine. Libéré du cachot, il fait peu de doute que Gramsci ne serait pas devenu un professeur et un hors-parti, et... pas davantage un stalinien »³. Gramsci n'est pas un marxiste qui ait besoin d'une spécification appauvrissante. Il est un marxiste révolutionnaire, c'est-à-dire un marxiste tout court.

Une fois Gramsci mis à part, on en arrive au troisième ordre de

spécification qui homogénéise les « marxistes occidentaux » : leur travail marxiste porte sur des secteurs de la recherche laissés en marge par les théoriciens de la période que Perry Anderson appelle « classique » et finit par se polariser sur les problèmes superstructurels, voire par marquer une prédilection pour l'esthétique.

Ce n'est pas évidemment le fait d'être « occidentaux » qui explique cette généralité. Il faut chercher ailleurs. Perry Anderson trouve son explication dans la séparation de la théorie et de la pratique, elle-même résultat des « deux grandes tragédies qui, de manière si différente, submergèrent le mouvement ouvrier européen pendant la période de l'entre-deux-guerres, le fascisme et le stalinisme [qui] se combinèrent donc pour disperser et détruire les porteurs potentiels d'une théorie marxiste autochtone unie à la pratique de masse du prolétariat occidental. »

Là encore, nous avons un « objectivisme » qui dissimule le véritable problème. Ce n'est pas sous-estimer le caractère monstrueux de la répression fasciste que de dire qu'elle n'était en rien capable de parvenir à atteindre dans sa substance la pensée marxiste et de briser l'unité de la théorie et de la pratique. Et tout d'abord on ne peut placer en parallèle deux phénomènes qui sont ensemble dans un rapport de détermination. *La principale cause* de la victoire du nazisme étant la politique internationale de Staline⁴, c'est bien au stalinisme, et à lui seul qu'il convient de faire porter la responsabilité du dévoiement du mouvement ouvrier mondial, de l'organisation de ses défaites, de la destruction physique et intellectuelle de ses principaux théoriciens, et donc de la large coupure entre théorie marxiste et pratique révolutionnaire qui va entraîner une relative stagnation du marxisme théorique.

Mais cela n'explique pas que les théoriciens, coupés du mouvement profond des masses, et *a fortiori* de son contrôle et de sa direction, se soient détournés des problèmes de la théorie économique et politique pour se consacrer à des questions somme toute mineures du point de vue des terribles luttes du temps.

Perry Anderson ne semble même pas voir le problème. Marx et Engels comptaient dix membres — et la plupart peu sûrs — à leur « parti » dans les années cinquante du XIX^e siècle et leurs rapports au mouvement ouvrier mondial étaient tenus voire insignifiants. C'était dans leur compréhension de l'histoire, vérifiée par la révolution de 1848, à laquelle ils avaient participé, qu'ils puisaient l'énergie des travaux qui allaient les amener à la direction d'organisations ouvrières. Et c'est une telle intelligence du mouvement réel de l'histoire, trempée par l'expérience révolutionnaire, qui orientera les travaux de Trotsky dans les onze années de son

dernier exil. Mais une expérience bien moindre avait suffi à Lénine pour se guider fermement dans le long exil groupusculaire de 1905 à 1917.

Pourquoi les « marxistes occidentaux » en question n'ont-ils pas agi de même ?

Une des conséquences de l'ébranlement du monde par la révolution russe ce fut que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'intelligentsia de la classe dominante fut scindée dans sa masse et qu'une notable partie de ses plus éminents représentants se tournèrent vers le prolétariat et vers le marxisme⁵. Ce mouvement fut d'un considérable enrichissement pour le mouvement ouvrier. Mais ces intellectuels, en tant que groupe social, n'échappaient pas aux pressions contradictoires qui s'exercent sur toute la petite bourgeoisie, ni, par conséquent, aux mouvements pendulaires que connaît cette classe dans les grandes secousses sociales. C'est ce qui se passa dans le reflux accentué, perpétué et dominé par la réaction stalinienne. Nombre des intellectuels qui était « allés au communisme » retournèrent aux mangeoires honorifiques de la bourgeoisie à l'heure des défaites.

Cependant, à la différence de ce qui se passait dans les périodes antérieures, un nombre non négligeable continua à être porté par le courant fondamental de l'époque qui reste celle des révolutions⁶. Il n'en reste pas moins que leur caractéristique « d'intellectuels communistes » extérieurs à l'activité révolutionnaire militante, d'hommes pour qui la révolution était un problème théorique, ou, au mieux, un problème théorique et une exigence morale, mais non pas la condition même de leur vie, eut comme conséquence de les laisser en suspens au-dessus de la lutte des classes quand la stalinisation de la direction du mouvement ouvrier jeta la théorie marxiste à l'*in-pace*. Le reflux de la plus forte poussée révolutionnaire de l'époque fut regardé par quelques uns de ces intellectuels non comme ce qu'il était mais comme la poursuite du flux. Perry Anderson observe que « pour tous ces théoriciens [marxistes occidentaux], on peut dire que le mouvement communiste officiel [manière trop polie de parler du stalinisme] représentait le pôle central ou unique de rapport à la politique socialiste organisée, qu'ils l'acceptent ou le rejettent ». Et voilà encore qui ne semble poser apparemment à l'auteur aucun problème, alors qu'il s'agit d'hommes de grande intelligence et de profonde culture marxiste.

La seule explication qui vaille de cette attitude intellectuelle *étonnante*, c'est précisément que ces théoriciens restaient assez profondément étrangers à la classe ouvrière, des « ralliés » à la cause du prolétariat, mais sans responsabilités devant lui et qui, de

de ce fait, acceptèrent de se retirer dans le cabinet de travail qu'ils avaient parfois peu quitté ou qui, pire, acceptèrent de se tenir dans la cage intellectuelle où les cantonnait la bureaucratie stalinienne et d'y poursuivre leur travail théorique dans ce faible espace de « liberté » qu'elle leur concédait.

Cette « sociologie » des « marxistes occidentaux » ne vaut évidemment pas, répétons-le, pour Gramsci qui est artificiellement adjoint au groupe, et pas non plus pour Korsch, que Perry Anderson laisse d'ailleurs glisser en route au moment de l'analyse de leurs thèmes. Quant à Lukacs qui a joué un rôle de dirigeant communiste dans les années vingt, sa vie est coupée en deux par la montée du stalinisme.

On notera qu'il s'agit là des trois plus vieux membres de la liste de Perry Anderson.

A l'autre extrémité temporelle, on trouve mêlés deux intellectuels, membres du PCF : Lefebvre et Althusser, philosophes venus à la politique aux deux extrémités du stalinisme et qui s'en sont dégagés (le premier totalement et le second très lentement et incomplètement) après la timide « déstalinisation » qui suit la mort de Staline, et deux philosophes académiques (Della Volpe et Colletti) tard ralliés au stalinisme, et plus tard encore dégagés de celui-ci dans un mouvement de pas en avant et en arrière par rapport au marxisme.

En revanche, la liste présente des absences, *a priori* étonnantes. L'une même est stupéfiante, c'est celle d'Ernst Bloch qui domine de très haut tous les théoriciens recensés et étudiés dans l'essai.

Mais, dans une œuvre qui n'hésite pas à considérer J.P. Sartre comme un marxiste (ce qui n'est possible qu'avec une certaine complaisance théorique), on est aussi surpris de ne trouver ni Reich, ni E. Fromm, dont la « sociologie » et l'aventure globale rentrent dans les « normes » des « choisis ». Pourquoi pas eux ? Ce ne peut être que parce que leur profil théorique ne peut entrer dans le cadre qui, pour Perry Anderson, assure le mieux l'homogénéité de son ensemble.

L'unité problématique du « marxisme occidental »

En effet, l'essentiel de l'essai de Perry Anderson est consacré à l'étude des thèmes communs des « marxistes occidentaux ». Leurs travaux à tous sont postérieurs à la publication des écrits de jeunesse de Marx, et singulièrement des *Manuscrits de 1844*, et tous (Gramsci mis à part) sont des philosophes qui vont s'efforcer

d'approfondir les fondements philosophiques du marxisme. « Leur méthodologie est obsessionnelle » (p. 76). Coupés d'une audience prolétarienne, leur langage est « de plus en plus spécialisé et inaccessible ». Avec eux la théorie devient « une discipline ésotérique dont la langue hautement technique marquait sa distance à la politique ». Ceci dit, Perry Anderson souligne que leur « production est d'une complexité verbale très supérieure au minimum nécessaire » (p. 77).

Dans l'insuffisance du fond « philosophique marxiste » un « déplacement » a lieu vers la culture bourgeoise contemporaine. Au-delà des questions de méthodes, il se concentre « de façon écrasante sur l'étude des superstructures ». Et « de plus, les domaines superstructurels qui l'occupèrent le plus longtemps et le plus profondément furent ceux qui étaient au *plus haut* degré éloignés de l'infrastructure économique » et essentiellement la culture. Finalement, tous dévient « vers des systèmes de pensées contemporaines non marxistes et idéalistes » (p. 129) et parviennent à des conclusions marquées d'un « pessimisme constant ». « La méthode par impuissance, l'art comme consolation, le pessimisme comme apaisement » sur la base d'une « formation par la défaite » (p. 130).

Conclusions accablantes de l'analyse qui considère pourtant ces penseurs comme les porteurs de la théorie marxiste de l'époque. Cependant, l'essai se contente d'aborder les œuvres au niveau même qui est le leur, c'est-à-dire dans leur « originalité » et leurs affrontements abstraits. Perry Anderson va même jusqu'à écrire (p. 110) : « Le critère pertinent [?] n'est pas la validité de ces innovations ou leur compatibilité avec les principes de base du marxisme [c'est nous qui soulignons] : c'est leur originalité. Une évaluation critique des mérites de chacune d'entre elles n'est pas à faire ici. »

C'est dire que l'essai s'arrête au point où il devrait justifier son *a priori*, à savoir encore une fois, qu'il s'agit de la théorie marxiste de l'époque.

Enfin, est-il admissible, comme le fait Perry Anderson, de considérer comme secondaires les violentes oppositions entre ces dits « marxistes occidentaux » ?

« L'unité opératoire [?] délimitant le champ du marxisme occidental en tant qu'ensemble, avec les déplacements globaux de son axe [?] n'excluait pas, bien sûr, les divisions subjectives et les profonds antagonismes en son sein » (p. 96). Visiblement, Perry Anderson est ici contaminé par le langage ésotérique de ses sujets. Mais, au-delà du style, que l'on imagine une étude des théoriciens

marxistes de la fin du XIX^e siècle qui renverrait aux « divisions subjectives » sur fond d'unité opératoire les affrontements entre Rosa Luxembourg et Bernstein, de Lénine et des menchévics ?

Nul marxiste ne peut faire l'économie de l'étude de fond de ces débats et de se déterminer sur ce qui est marxiste et de ce qui est antimarxiste, ou tout simplement non marxiste dans les conclusions théoriques qui s'affrontent radicalement et, pour y parvenir, selon la méthode matérialiste historique, d'étudier les racines sociales et politiques de ces théories.

Or, la définition, par Perry Anderson, du terrain politico-social sur lequel se développe le « marxisme occidental » brouille les pistes fondamentales des évolutions individuelles et, par là même, des oppositions.

« Les raisons historiques de cette réorientation ne résidaient naturellement pas seulement dans le déficit de la pratique révolutionnaire des masses en Occident. C'est plutôt le blocage de tout développement socialiste dans les pays capitalistes avancés, lui-même déterminé par la configuration globale de ces sociétés, qui fut fondamental. Par dessus tout, le succès de la stabilisation impérialiste, associé à la stalinisation du mouvement communiste. »

Nous retrouvons la balance égale entre des causes présentées sans lien ni interaction l'une vers l'autre : la « configuration globale des pays capitalistes avancés » entraînant leur « stabilisation », et d'autre part, la « stalinisation du mouvement ouvrier », elle-même séparée du « déficit » de la pratique révolutionnaire des masses en Occident, alors que le répit accordé à plusieurs reprises aux impérialismes comme le « déficit » révolutionnaire des masses sont des produits de la direction stalinienne du mouvement ouvrier mondial enchaînant les défaites catastrophiques les unes aux autres. On ne saurait croire ici à une expression malhabile de Perry Anderson. Il revient à plusieurs reprises dans son ouvrage sur la stabilisation capitaliste et sur la stabilisation de la démocratie bourgeoise parlementaire comme sur des phénomènes autonomes qu'il accuse Trotsky de ne pas comprendre, lui opposant Gramsci à qui il en attribue ainsi la prévision : « La préoccupation constante de Gramsci qui était l'hégémonie préfigurait la stabilisation fondée sur le consensus de l'État capitaliste en Occident, vingt ans avant que cela devienne un phénomène durable et général » (p. 123); passage qu'il faut lire à la lumière de ce second, venant au premier point de l'énumération des questions laissées sans réponses par la génération de Lénine : « quelle est la nature et la structure réelle de la *démocratie bourgeoise* en tant que système d'État, qui est devenue le mode normal de pouvoir capitaliste dans les pays développés ?

Nous reviendrons sur cette curieuse vue des États capitalistes modernes comme « démocraties » et « démocraties parlementaires » qui cache à Perry Anderson les vrais problèmes des formes *nouvelles* de domination de la bourgeoisie. Notons seulement que ce problème est ici posé « en soi » et non pas dans son rapport aux résultats de la lutte des classes pendant cinquante ans et donc aux stratégies des directions ouvrières, et d'abord et avant tout les directions staliniennes.

Or précisément, les divisions et oppositions du prétendu « bloc marxiste occidental » ne sont lisibles que si on accepte de voir que ces théories se divisent d'abord en staliniennes et crypto-staliniennes d'une part et antistaliniennes d'autre part pour la première partie de la période considérée qui va de la stalinisation du mouvement ouvrier (1924-1934) jusqu'à la mort de Staline et le xx^e congrès du PC de l'URSS (1953-1956) puis, pour la période ultérieure entre trois types d'évolution : rupture à gauche avec le stalinisme; évolution vers un centrisme de droite ou le réformisme « euro-communiste »; zigzags autour du gauchisme verbal maoïsant.

Perry Anderson, lui, unifie son marxisme occidental : « Malgré tout, ses principaux penseurs résistèrent au réformisme (note de P.A. : « Horkheimer est le seul exemple de renégat; mais intellectuellement il ne fut jamais, dans l'école de Francfort, qu'un penseur de second rang ») (p. 130); et « Il n'accepta jamais totalement le stalinisme et cependant il ne le combattit jamais activement non plus » (p. 133). Dans la nuit du marxisme occidental, tous les chats sont gris. Pourtant il y a plus qu'une nuance entre ceux qui se taisent, rampant sous le fouet de Staline, lui servant d'alibis intellectuels, acceptant lâchement ses censures (Lefebvre : voir ses demi-aveux dans *la Somme et le reste*) ou, pire, lui rendant de honteux services (Lukacs), celui qui le justifie cyniquement, à la manière noire, inacceptable par le système (Sartre, dans ses « moments » de stalinophilie) et ceux qui croient ne pas devoir l'attaquer, cédant au chantage, basé sur la mauvaise conscience de ces intellectuels de n'être pas partie du mouvement ouvrier : « nous attaquer c'est attaquer la classe ouvrière en péril ». Ceci pour la première période. Pour la seconde, les différences sont aussi claires entre ceux qui, « découvrant » tardivement le stalinisme, mal armés théoriquement pour se retourner contre lui et, en général, soucieux plus qu'il n'est honnête de « sauver leur passé » et leur œuvre boîteuse, s'inventent des théories du stalinisme, elles aussi infirmes, et à diverses implications dangereuses, et ceux qui veulent sauver le stalinisme par le fatalisme historique.

Ces formes d'évolution ne sont évidemment pas séparées ni

séparables des « élaborations ». Les travaux théoriques de ceux qui ont capitulé devant le stalinisme – fût-ce en rusant avec lui – ne peuvent être étudiés sans faire la part des concessions qu'entraînait cette capitulation, lesquelles sur le plan théorique ne peuvent pas ne pas impliquer les plus graves déviations, allant souvent jusqu'à une opposition au marxisme authentique. A l'inverse, ceux qui se retireraient dans le ghetto universitaire subissaient, comme le remarque d'ailleurs Perry Anderson, une influence non seulement d'acquis scientifiques négligés ou combattus par le stalinisme (psychanalyse, physique moderne, etc. qu'il est évidemment faux de considérer, en reflet de la caractérisation stalinienne, comme des « apports bourgeois »), mais aussi de l'idéalisme bourgeois et des pseudo-sciences humaines toutes chargées d'idéologie, d'où un autre type de déviations.

Quant aux théoriciens issus des PC de la dernière période, les oppositions en même temps que les conjonctions conflictuelles entre eux, que Perry Anderson aborde comme des curiosités intellectuelles et des traits d'époque, ne peuvent guère prendre sens si l'on ne les considère pas à la lumière des affrontements entre ceux qui s'engagent sur la voie du rejet du marxisme, ou au moins de ses apports et implications essentiels en même temps qu'ils rejettent le stalinisme, et ceux qui tentent de sauver une partie du stalinisme pour jeter un pont entre leurs erreurs d'hier et celles d'aujourd'hui.

A cette lumière, les tentatives de relier Marx à tel ou tel philosophe du passé proche ou lointain cessent d'être des querelles d'érudits et de spécialistes mais montrent leur fond, au-delà de passionnantes vues sur l'histoire de la pensée dans sa relative autonomie de superstructure, fond qui est *toujours d'appauvrissement* du marxisme, de *réduction*, soit en le tirant vers le matérialisme mécaniciste par une attaque contre la dialectique qui passe le plus souvent par le rapport de Marx à Hegel, la « coupure » se substituant au dépassement complexe du renversement dialectique, explicitement montré par Marx et tellement plus riche (c'est le cas surtout, et grossièrement, de Coletti, mais aussi d'Althusser) soit, au contraire, de faire de Marx un philosophe (Sartre est l'achèvement de cette réduction) contre, là encore, ses propos les plus explicites. Il est d'ailleurs remarquable que si ces bricolages idéologiques se recourent et se combinent des plus étranges façons, ce qu'ils ont effectivement en commun est de « divorcer » Marx et Engels, à l'encontre de leurs plus évidents travaux communs ou parallèles, mais qui permet de réduire l'intelligibilité de Marx et son historicité, donc de le rendre à la fois plus malléable et moins

faillible, ce qui est une étape nécessaire à la divinisation. L'idole doit dire ce que l'on veut qu'elle dise.

Cette exploration des fondements des divers « marxismes occidentaux », Perry Anderson s'est refusé méthodologiquement à l'entreprendre et, ainsi, il participe lui-même à la séparation de la théorie et de la pratique sur laquelle il fonde son sujet d'étude. Pour lui, tout se passe comme s'il admettait la thèse des *Questions de méthode* de J.P. Sartre (*Critique de la Raison dialectique*) selon laquelle le marxisme n'est que la philosophie générale de notre époque, notre « milieu culturel ». De ce point de vue, on comprend qu'il puisse à la fois considérer ses « marxistes occidentaux » comme la « mutation » de la théorie révolutionnaire, le marxisme du temps, et en même temps conclure (p. 112) : « Toutes les autres innovations [autres que celles de Gramsci] seront des constructions de pure spéculation au vieux sens philosophique du terme : des schémas conceptuels *a priori* pour la compréhension de l'histoire ». Autrement dit : Jusque-là les marxistes s'étaient efforcé de transformer le monde, il s'agissait maintenant pour les « marxistes occidentaux » de l'interpréter.

Nous ne pouvons accepter ce renversement comme légitimité du marxisme.

Le marxisme est un

Dans sa postface quelque peu autocritique, Perry Anderson entreprend de contrebalancer ses critiques du « marxisme occidental » par un tableau des faiblesses théoriques du « marxisme classique », ce qui est louable. Mais, là encore, il procède de manière fort peu marxiste, et qui tient toujours à ce qu'il aborde son sujet avec des critères « marxistes occidentaux », essentiellement l'abord du marxisme comme philosophie-science et en restant muet sur la réelle unité de la théorie et de la pratique chez les « marxistes classiques », qui sont des révolutionnaires plongés dans la lutte des classes, ce qui explique les « trous » de la théorie par les résistances de la pratique autant que par son lien avec elle.

Nous, marxistes révolutionnaires, n'avons jamais traité le marxisme comme un système clos et le legs intouchable des maîtres, comme une somme théologique de vérités sacrées, mais comme un corps de doctrines en développement permanent, en correction ininterrompue, en complétude et approfondissement infini. *Mais toutefois comme une unité organique*, et qui se juge à la cohérence du tout.

Ceci signifie que les théoriciens postérieurs à Marx et Engels n'appartiennent au marxisme que dans la mesure où leurs œuvres ajoutent à l'acquis, bouchent les trous, complètent les réelles insuffisances, corrigent les erreurs effectivement constatées au cours de l'expérience de la lutte des classes, et surtout prolonge l'élaboration des fondateurs dans la cohérence de ce qui s'est vérifié comme science.

Se recommander de Marx est devenu banal jusqu'à la dérision et l'odieux (le marxisme de Blum, de Rocard, de Marchais, de Brejnev, sans compter des sanglants généraux éthiopiens... !). Mais de Lassalle à Staline en passant par Bernstein, puis Kautsky et autres, les « marxistes » dont l'essentiel des « théorisations » contredisent les éléments clefs du marxisme de Marx ne peuvent être acceptés comme tels que par le formalisme (très intéressé à la confusion) de la bourgeoisie et de ses agents intellectuels. Que des prolétaires, voire des masses travailleuses s'y trompent relève de la critique historique. La théorie elle-même se doit à plus d'exigence. Les susnommés — pris comme exemples — ne sont pas plus marxistes que les branches pourries ne sont l'arbre dont elles sont tombées — et *a fortiori* les animaux mimétiques qui s'y cachent.

Où mais, qui est juge de la cohérence ?

L'histoire seule, à coup sûr, que Staline pouvait croire tromper à jamais à grand renfort de fusillades, mais qui précisément le renvoie à son néant à peine n'est-il plus là pour sauvegarder son mythe et ses « œuvres complètes » par la terreur.

Alors ! Une généalogie, propice aux médailles : Marx-Engels-Lénine, où les querelles « dynastiques » placent ensuite soit Mao, soit Trotsky ?

L'histoire des canonisations dans le mouvement ouvrier est à faire et serait du plus haut intérêt comme système de repérage des scléroses et des bureaucratisations, car elles sont la forme aliénée, pauvre et stérile de la reconnaissance des apports, immobilisés et morts pour ceux qui les transforment en objet de vénération. C'est la réaction de la fausse conscience que les maîtres du marxisme se sont précisément donné pour mission de détruire, et donc un des grands signes de l'inachèvement de la lutte pour la conscience claire du prolétariat, qui ne peut s'atteindre que dans le mouvement d'autodisparition de cette classe, comme achèvement de la phase socialiste.

Dégagée de cette pétrification qui est celle des périodes de réaction, la suite des théoriciens qui poursuivent l'élaboration du « socialisme scientifique » est comparable à celle des chercheurs

qui édifie la physique ou la biologie dans le même temps : chaque rectification, approfondissement et prolongement sauve et confirme l'acquis rationnel de départ. Tout ce qu'apporte de nouveau un nouveau chercheur n'est pas fatalement exempt d'« à-côtés » erronés et surtout les déductions hypothétiques des lois dégagées, des phénomènes découverts (voir en physique, la manière dont Louis de Broglie s'est empêtré longtemps dans les conséquences irrationnelles tirées de ses découvertes sur le déterminisme et indéterminisme, avant de réduire lui-même à néant ses extrapolations; en biologie l'excès des déductions erronées de découvertes fondamentales est tel qu'il défie l'énumération, d'Alexis Carrel et Lecomte du Noüy à Monod, pour ne pas remonter plus haut). Contre la canonisation de la succession de maîtres infaillibles, le marxisme révolutionnaire réexamine constamment l'apport des plus éminents théoriciens, à commencer par les fondateurs, à la double clarté de l'expérience historique de la lutte des classes et des recherches nouvelles.

Et un des aspects de ce réexamen porte sur les débats qui opposent certains théoriciens entre eux, où l'écoulement de l'histoire permet toujours mieux d'éclairer les parts de vérités et d'erreurs qui reflétaient leurs différences d'expérience et de situation. Ainsi, les oppositions entre Lénine et Rosa Luxemburg ne sont pas traitées par les marxistes révolutionnaires selon le manichéisme qui les oppose chez les propagandistes stalinien⁷. La place que le surgissement d'un nouveau féminisme a donné à l'approfondissement de l'élaboration marxiste révolutionnaire sur l'histoire de la condition féminine et la lutte pour sa transformation a permis de resituer Alexandra Kollontaï en théoricienne dominante Lénine sur ce terrain particulier. Quant aux oppositions, sinon bien connues, du moins constamment évoquées, entre Lénine et Trotsky, notre courant international s'est fondé sur leur bilan, dont Trotsky lui-même nous a fourni la base, mais que nous ne nous privons pas de réexaminer — et il se trouve que c'est en général à l'avantage de Trotsky — à la lumière des problèmes que soulèvent les nouveaux rapports partis-masses, et base-direction, à commencer par ceux qui se développent dans nos propres rangs.

Ces exemples disent assez que la véritable manière marxiste de considérer le développement du marxisme est aux antipodes d'un juridisme de la continuité organisationnelle historique, mais puise ses critères dans le matérialisme historique lui-même, c'est-à-dire à la fois dans la critique historique vérifiée par la continuité de la lutte de classes. Ceci implique — inversement — que des « théorisations » telles que celles de Bernstein ou de Staline (et de ses